

JOËLLE WINTREBERT

La chambre de sable

Roman

Éditions Glyphe
85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris
www.editions-glyphe.com

1

Le sommeil, c'est l'envers de la vie.

NUIT CHAUDE. Le dragon tient l'immeuble embrassé. Son ventre aux replis tendres caresse la façade. Le souffle haletant de sa joie sort Marie de son rêve. La voilà de retour, du bon côté de sa chambre. Sous ses doigts, ses draps en chiffon ont une odeur de fièvre.

Elle tente d'oublier sa mère dans le cercueil ouvert, le cortège funéraire, les inconnus déguisés en pingouins qui escortaient le curé mort-vivant.

Images lancinantes. Elles emportent Marie chaque nuit.

Allumer la veilleuse. La petite maison de plastique gardée depuis l'enfance éveille la voie lactée qui traverse le plafond bleu nuit de la chambre. Marie s'allonge, elle voudrait appareiller pour les constellations,

Cassiopée, la Grande Ourse, le Cygne, l'Aigle, la Flèche, la Couronne Boréale, le Bouvier...

Le plafond piqué d'étoiles phosphorescentes refuse sa magie. Marie s'adosse au mur, face à sa fenêtre où les rideaux violine ont des gonflements de méduse. Elle grimace au souvenir de ses frayeurs de gosse, quand elle les voyait se jeter sur elle, les nuits de vent.

Cette nuit, la brise est douce, mais les plis lourds du sommeil pèsent plus que les rideaux.

La lampe de chevet, cette fois. Elle révèle la plage, la chambre plage de Marie, une gigantesque fresque dessinée par son amie Nana. Marie l'a mise en couleurs elle-même. Sable et mer assaillent les quatre murs. La plage est déserte. Seuls signes d'occupation, un saut et une pelle d'enfant, oubliés. Quelques voiliers rayent l'immensité marine. Le lit s'appuie contre le crépuscule. À l'horizon, un paquebot s'estompe, rosi par les derniers feux du couchant. Sur le mur adjacent, le soleil au zénith sèche une étoile de mer. Face à l'éblouissant midi, la même scène inversée se reflète dans les miroirs d'un placard intégré. L'aube se lève au bas du dernier mur. La fenêtre s'ouvre là comme une porte sur ailleurs, comme si l'aube de cette plage était la réalité, et le spectacle changeant de la fenêtre une pure fiction.

La nuit, Marie s'endort à la belle étoile sous le plafond constellé de sa chambre, sa chambre où la moquette, les draps, la couette et jusqu'au mobilier ont la couleur du sable.

Le jour, assise sur ce sable, Marie regarde la houle crêper les vagues, un voilier au spi gonflé croiser au

large comme un oiseau géant. Des mouettes criaillent, hors de vue, et l'âcreté d'un chapelet de moules l'assaille. Alors elle ferme les yeux, la tête lui tourne, elle renifle fort, elle est heureuse.

Sa mère en est-elle mystérieusement avertie ? Elle entre dans la chambre. Un coup de vent brutal qui casse la vision. Et la pluie des reproches. Tu n'as pas fait. Tu avais dit. Tu ne t'es pas. Tu aurais pu. Des prétextes sans fin. Toujours à ces moments-là. Et, à chaque fois, Marie la fixe, incrédule, que cherches-tu, Sylvana Drac, veux-tu vraiment éprouver ma colère ?

Quel ennui ! Une fille devrait-elle haïr sa mère ? Plus jeune, Marie la donnait en pâture au dragon familier de l'immeuble. Ces derniers jours, elle l'imagine enfoncée jusqu'à la taille dans le sable. La tête est tout en bas, en compagnie de la mer infiltrée et des crabes. Les jambes bougent en l'air, stupides et frénétiques, puis elles bougent moins, elles s'immobilisent enfin, deux branches d'un compas mou.

Quand les derniers lambeaux de la vision s'effiloquent, Sylvana, toujours, a déserté la chambre. Elle s'enferme et réapparaît tard. Une main soutient son front pâle, ses yeux et sa bouche grimacent.

D'autres fois, tandis qu'elle va chercher le pain, du lait, le journal, quand elle lave la vaisselle ou range la cuisine, Marie est encore dans sa chambre. Elle voit Sylvana tout au fond du mur nord, là où la mer est profonde, Sylvana aux pieds lestés de ciment, Sylvana que l'océan a prise et dont le corps au gré des courants balance, la tête habitée d'anguilles.

Marie vacille, elle aussi. Emprise passagère d'un vertige. Honte, regret? Le brusque flux de nouvelles images l'aide à retrouver l'équilibre.

Marie se lève, traverse le salon, entre dans la cuisine. Des pièces sages. Hormis la chambre de Marie, l'appartement du boulevard Saint Lazare réplique ses semblables. On y trouve de quoi manger, dormir, se distraire, se laver. C'est quelquefois propre, quelquefois négligé. La fantaisie distillée aux emplacements requis. La tenture «aztèque» entre les deux fenêtres du salon, la déesse ourse du sculpteur Inuit au centre de la table basse, la collection de peluches dans leur vitrine au-dessus du lit maternel et, à la cuisine, un gigantesque panneau d'affichage couleur viande crue et petits pois chlorophylle, chromo dont Nana prétend qu'il est bon pour la ligne parce que sa seule vue suffit à couper l'appétit. Sylvana ignore ce point de vue. Nana s'abstient de la froisser. Des affrontements répétés tueraient leur amitié, or leurs goûts sont irrémédiablement opposés.

Marie prélève une banane dans la corbeille à fruits, la grignote à petits coups de dents, le nez collé à la fenêtre. Peut-elle s'inviter chez Nana, à trois heures du matin? Les vitres de l'appartement d'en face sont obscures, mais l'atelier de la propriétaire donne de l'autre côté de l'immeuble. Nana est une artiste, qui mène une vie d'artiste, *de désaxée*, commente Sylvana sans se lasser. Des horaires, moi? lui a répondu Nana un jour d'agacement. Tu veux rire. La vie normale, je m'assois dessus.

Marie soupire. Elle échangerait bien sa mère, Sylvana Drac, contre Nana. Elle imagine. Ce monde autorisant les enfants à choisir leurs parents. Répudier celui qui vous dérange, adopter un père, une mère, le tester, le prendre à l'essai.

Marie ferme les yeux. Elle imagine. Le jour de l'adoption. Elle est au bras de Nana, habillée de blanc, comme pour un mariage. Ou un baptême? Le visage de sa mère seconde est inhabituel. Un masque solennel. Inconnu de Marie qui secoue la main adulte où ses doigts sont noués. Le masque explose en mille fragments de rire. Je t'ai fait peur, hein? dit Nana. Marie ne rit pas. Son front colle à la vitre de la cuisine. Elle imagine. Nana aux deux visages. Janus femelle d'une médaille antique, sourire et grimace.

Marie secoue la tête. Un geste violent pour chasser le soupçon. Nana, comme les autres? Elle est trop belle, trop folle, et Marie l'aime trop.

Nathalie Navile, qui n'aime pas son prénom et se fait appeler Nana, serait-elle une bonne mère? Marie Navile, chuchote Marie qui répète et répète ce patronyme rêvé.

Puis elle se pince et grogne. Idiote. Triple et quadruple idiote. À onze ans, qui a besoin d'une mère? Tu voudrais t'appeler Marie Navile? Blebleblebleuuuu: une coulée de sirop à engluer les guêpes. Marie Drac, au moins, c'est le tonnerre, le canon d'un champ de bataille, le fracas des abordages, un vrai nom de pirate. Pas un froissement de soie sur la peau molle.

Et d'ailleurs, Nana n'aurait aucune envie de t'adopter. Impossible d'oublier ces paroles: un lardon,

tu rêves? Et pourquoi pas un keum, tant qu'on y est!
Un môme, ça gouverne ta vie. Fini la liberté!

Marie s'écarte du carreau. Son front y abandonne un voile qu'elle frotte de la paume en regardant ailleurs. Sa mère non plus n'a pas d'homme. Elle dit assez qu'avec un enfant on a tous les inconvénients d'un couple sans le moindre avantage. Mais ça, c'est depuis trois ans. Depuis le bébé mort-né. Avant il n'y avait pas d'homme, Sylvana était gaie, elle appelait Marie ma biche mon chevreau ma cocotte mon petit sucre. Raymond l'a changée. Un grand type au visage lunaire, au crâne déchaumé, au ventre mou de secrétaire.

Marie l'a détesté dès la première poignée de main. Ses doigts. De la guimauve suçotée. Et l'expression piquante des yeux gris de fer derrière les lunettes...

Devant l'hostilité de sa fille, Sylvana se fâchait, exigeait un effort, au moins des explications. Marie ne savait pas expliquer. Elle disait, butée: il n'est pas beau. L'essentiel est invisible aux yeux, grinçait Sylvana. Ce qu'il pense non plus, c'est pas beau. Qu'en sais-tu? criait Sylvana hors d'elle, il est gentil tout de même! Justement, trop gentil. Bon sang, je ne vois pas pourquoi je m'échine à discuter avec une morveuse de huit ans.

Elle s'en allait furieuse, revenait dès son calme retrouvé. Elle avait décidé de vivre avec Raymond, mais elle n'osait pas imposer son compagnon à sa fille. Marie consentit. Une phrase avait fait pencher la balance: avec lui, je me sens belle.

Marie consentit, le ventre de Sylvana s'arrondit, Raymond s'installa boulevard Saint Lazare. Près de mes femmes, commentait-il avec un rire épais.

Marie déserta l'appartement tout le temps que dura la grossesse. Quand elle n'arpentait pas les allées du cimetière, un remarquable terrain de jeux dont ses terreurs d'enfant l'avaient écartée jusque-là, elle était chez Aline Bécard, son amie depuis la maternelle.

Elle fuyait les petits jeux d'adultes de Raymond et de Sylvana, leurs visages chiffonnés au sortir de la chambre maternelle, leurs dévotions sans pudeur et ces mots sirupeux que Sylvana, avant – cela semblait hier –, n'adressait qu'à Marie.

– T'es jalouse, avait décrété Aline, les yeux brillants, comme éblouie de se trouver si perspicace.

– Jalouse de ce gros tas ? Tu l'as bien regardé ?

– Ma mère le trouve charmant et distingué.

Marie avait exhalé un rot retentissant, un talent cultivé en secret et qu'elle maîtrisait à merveille. Elle l'avait redoublé sur le même ton, histoire de montrer à quel point elle se foutait des gens charmants et distingués. Elle était sortie en claquant la porte.

Marie scrutait sa mère, les taches rouges et brunes de son visage autrefois si clair, ses yeux bleus aux paupières alourdies de fatigue, les nouveaux artifices de sa chevelure dont le blond lisse s'était changé en orange friotté. Un sanglot lui étouffait la gorge, le temps d'avant Raymond s'était enfui à jamais.

Non sans curiosité, la première fois, elle avait regardé le DVD de l'échographie. Sa mère en infligeait la lecture à tout visiteur assez proche. Elle détaillait la tête, les jambes, le sexe mâle du fœtus avec des trilles d'oiseau excité. Marie plissait les yeux. Alors il

fallait reconnaître un bébé dans ces noirs et ces gris mouvants ?

Limaçon, demi-portion, avorton, scandait-elle en silence, t'es rien d'autre que de l'encre mal diluée dans un saladier d'eau, t'es rien, tu seras jamais rien.

Vint la délivrance, le terrible verdict, Sylvana rentrant de la clinique ventre plat et bras vides, abruti de calmants. Puis la dépression, les cris, les larmes. Enfin l'alcool et le départ de Raymond. Et ce poids soudain, de la mère à charge. Si lourd qu'on en regrette la fuite du lâche. Et cette pensée rongeuse, comme la rouille acharnée sur le fer : si c'était de ma faute. Si on pouvait empêcher des choses de se produire, juste en les refusant, de toutes ses forces.

De l'autre côté de la cour les fenêtres cèlent toujours leur mystère. Marie hausse les épaules. Quand on la réveille, Nana grogne tel un gorille dérangé dans sa sieste. Pour un peu, elle découvrirait ses dents, babines retroussées, écumante.

Marie sourit à cette image improbable. Elle aime se représenter Nana en fauve dangereux, la décréter sauvage, indomptée. Au reste, s'il arrive que Nana sorte avec grâce de son sommeil, elle promet plus souvent mille morts aux inconscients qui sonnent chez elle avant midi.

Marie se sert un verre d'eau. Trois pas vers la porte, elle hésite, revient au frigo, saisit la bouteille de vodka, s'en verse une grosse rasade, observe. La vodka trouble l'eau, mais à peine. On dirait le voile de l'alcool à brûler sur une vitre juste avant le coup de chiffon qui la rend à

sa transparence. Là, pas besoin de coup de chiffon. Le ciel du verre est aussitôt limpide. Il paraît pur et propre, sans trace de ce qui l'occupe.

Même l'eau et le ciel ont des masques? Marie goûte le mélange, grimace, le jette à l'évier. Sous la pureté apparente, le poison. Dommage. Sylvana dort quand elle a bu de la vodka.

Gobelet à nouveau plein, Marie retrouve sa plage. Elle s'installe sur la grève froissée de ses draps, sort une photo de la table de nuit, la contemple. En avant-plan brûlent les onze bougies de son gâteau d'anniversaire. Derrière, enlacées et rieuses, Sylvana et Nana. Marie n'a pas oublié ce qui pétillait dans les yeux de Sylvana, ce soir-là: les bulles du champagne. Un magnum apporté par Nana. Dont l'expression hilare ne doit rien à l'alcool. On croit souvent que j'ai bu ou fumé, dit-elle à qui veut l'entendre, mais ma drogue, c'est la fête. J'absorbe la gaieté comme une éponge. Dans l'instant, je suis au diapason.

Marie soupire. Sylvana, trente-deux ans, Nana, trente-trois, et pourtant la seconde paraît la petite sœur de l'autre. Sylvana en robe sage d'ainée, Nana en chemise à franges indienne, leggings lamés et ceinturon barbare. Les deux femmes ont la même peau claire, mais Nana teint la sienne au gré d'une fantaisie changeante, tout comme ses cheveux dont elle prétend avoir oublié la couleur naturelle. Ce soir-là, elle est en iroquoise, brosse laquée bleu et peintures de guerre.

Marie sonde la photo, interpose comme une loupe son verre d'eau devant les visages, examine leur similaire épatement, cette communauté dans la déforma-

tion qui accentue leur ressemblance. Elle triomphe. J'ai trouvé! Un métal identique, mais côté pile et côté face.

Elle saute de son lit, fouille dans les poches de son jean échoué sur la moquette, en sort sa vieille pièce fétiche de dix francs, cadeau du cimetière, trouvé le jour où l'on enterrait son frère mort-né. Elle roule la pièce entre ses doigts. Pas de doute, le porteur de flambeau, c'est Nana. Le génie, le messenger ailé, celui qui maîtrise l'air la lumière et le vent. À Sylvana les chiffres, la rigueur, la devise, elle qui travaille à la Sécurité Sociale et s'est toujours souciée des grands principes.

Un souci dont Nana ne s'embarrasse guère, Mercure gracile toujours prête à l'envol... et au vol, qu'elle affirme exercer tel un art à l'encontre de plus gros voleurs, grandes surfaces ou grands magasins.

C'est à cause de gens comme toi qu'on paye si cher, a protesté Sylvana un jour où Nana soulignait leurs marges afin de se justifier. Antienne connue, a ricané la délinquante, je ne te convaincras pas, mais je me demande si tu garderais tes mains dans tes poches sans la peur du gendarme.

Marie suivait l'affrontement avec intérêt. Elle a vu sa mère suffoquer d'incrédulité, les ronds rouges de l'exaspération maquiller ses pommettes, sa bouche bâiller deux fois, dans l'ébauche d'une explosion de colère, mais Sylvana s'est gardée de ce ridicule. Elle s'est levée, arrachant dans le même geste sa fille au confort du divan, elle a lancé: tu pourrais au moins t'abstenir de te vanter devant les enfants, puis elle a quitté l'appartement ennemi, droite, digne, raide, en tirant Marie d'une main sans merci.

Droite, digne, raide comme le 1 de mes dix francs, grince Marie qui n'a pas cessé de détailler la pièce. Et plus vide d'amour que leur zéro !

Et pourtant, de l'amour, on lui en a prodigué, s'il faut en croire les lettres dénichées en fouillant dans l'armoire maternelle. Ce qui a troublé Marie au-delà de toute mesure c'est l'intitulé de ces lettres. Elles commencent toutes par «Ma Nana». Marie s'est d'abord demandé pourquoi sa mère cachait sous ses chemises de nuit le courrier de Nathalie Navile, puis sa lecture lui a révélé la vraie destinataire. Certes, Sylvana se diminue facilement en Nana, mais qu'un homme ait attribué à sa mère ce petit nom si doux, si rond, si caressant, voilà qui passe l'entendement de sa fille.

Un nouveau choc attendait Marie au verso d'une lettre.

«Et maintenant, parlons de toi, ma Nana. Tu me dis que tu es enceinte, c'est magnifique et je suis comblé, mais es-tu sûre de vouloir garder cet enfant ? Après tout, tu n'as que dix-neuf ans. C'est bien jeune pour une telle responsabilité. Et nous ne pourrons nous marier qu'à mon retour, dans six mois. As-tu pensé à tes parents ? »

Alors cet homme était son père ? Ce géologue en mission au Yémen et qui signait «Ton loup». Son père qui finissait par écrire :

«Ma Nana, je sais qu'il est bien tard pour cet aveu, mais plus j'y réfléchis, plus ce bébé m'angoisse. Je n'imaginai pas commencer ainsi notre vie de couple.

Et tu sais que mon métier requiert une parfaite mobilité géographique. Un enfant serait une entrave. Pour moi, aussi bien que pour toi, si tu veux réellement devenir écrivain. Sais-tu que mes collègues ont lu ta nouvelle? Ils l'ont trouvée magnifique. J'étais si fier de toi, ma chérie. Tu m'aurais vu! Je n'aurais pas mieux paradé si j'en étais l'auteur. »

Sa mère écrivait donc déjà? Marie allait de découverte en découverte. Avait-elle vraiment sacrifié sa carrière pour sa fille, comme elle le lui avait assené un soir d'ivresse et de colère?

La dernière missive du « loup » manifestait une lassitude agacée.

« Je ne comprends pas pourquoi tu t'abrites derrière tes convictions religieuses, ma Nana. Si tu veux cet enfant, dis-le franchement et cesse d'invoquer le Pape, tes parents ou la durée légale de l'avortement. Je t'ai proposé de te payer la meilleure des cliniques, anglaise ou suisse, à ton choix, que puis-je faire de plus? Tu connais et ma position, et mon amour pour toi. La décision t'appartient. »

La fièvre au ventre, Marie s'est remise à fouiller. Elle cherchait des photos. Elle avait lu, maintenant elle voulait voir. Ses coups de sonde désordonnés n'avaient pas abouti, elle a recommencé, le mercredi d'après, méthodique. Un photomaton lui aurait suffi. Elle trouva, coincé dans une rainure qui le plaquait au fond d'un tiroir, le fragment d'un cliché déchiré, devina sa mère, folle de rage ou de désespoir, qui arrachait la ou

les photos de leur refuge sans prendre garde à la partie manquante, au reste négligeable.

C'était peu, un vestige infime, Marie s'en empara comme d'un continent inexploré sur lequel elle aurait planté son drapeau.

Marie se penche. Le fragment, un triangle, est caché sous son lit, un scotch double face l'arrime à l'envers d'une latte. Elle le décolle, le pousse dans la lumière, le détaille à travers la loupe de son verre d'eau. Il provient de la partie supérieure droite d'un portrait couleur. Il en a conservé deux arêtes intactes. La troisième correspond à la déchirure. Elle coupe inégalement une chevelure noire, dense et luisante, qui casque le front, elle coupe l'œil gauche au milieu de l'iris, si sombre qu'on n'en distingue pas la pupille, elle coupe la joue où saillie la pommette, elle coupe le cou englouti sous un foulard ou une écharpe blanche, elle coupe une épaule carrée, caparaçonnée par le cuir d'un blouson d'aviateur, épaule sous laquelle, par le jeu d'une bifurcation abrupte, s'achève le fragment. L'oreille est la seule partie de l'homme photographié qui apparaisse intacte. Marie lui attribue une grande importance. Ce lobe au galbe parfait, elle en est sûre, témoigne d'un être accompli, attentif, délicat. Elle le voit musicien, violoniste, doué d'une oreille absolue, très gai : sur la photo il rit, son bout d'œil se plisse, sa tempe rayonne, sa pommette au plus haut accroche la lumière, et Marie sait qu'il rit pour elle, que toute son âme est dans ce fragment et qu'il rit pour elle, sa fille, qui l'a sauvé de l'oubli.

Rien à tirer de la masse jaune en arrière-plan, falaise ou rocher, des grignotements de vent ou d'océan sur du calcaire, ce pourrait être n'importe où.

Marie se lève et pour la millième fois se campe devant les portes miroir de son placard. Elle approche son visage, le fragment tenu contre sa joue. Pas besoin d'acte de foi pour affirmer l'image paternelle. Yeux noirs, cheveux de la même encre, peau mate, Marie n'est certes pas le portrait de sa mère. Jusqu'à ses oreilles, jadis baptisées par Sylvana «mes jolis coquillages», Marie sait qu'elle ressemble à l'inconnu du vestige.

Qui retrouve sa cachette, non sans avoir reçu le sceau d'un baiser fervent. Apaisée, Marie s'étend. Ses yeux s'abîment dans la voie lactée. Son cœur appelle le dragon. Il rampe jusqu'à sa fenêtre où son mufle s'encastre. Marie s'embrase. Le sommeil la prend.